

# La prévision mortelle de Hegel

*L'art exprime-t-il vraiment la manifestation sensible de l'idée comme le pensait Hegel ? Si oui, vive l'art conceptuel ! Si non, offrons-nous encore quelques siècles d'opacité, où la matière résisterait à "l'esprit".*

Hegel annonça "la mort de l'art" et Nietzsche, plus tard, prophétisera "la mort de dieu", lui qui, au contraire, de son propre aveu, n'aurait pu concevoir d'existence sans musique, sans art donc. Hegel n'a malheureusement jamais dit où et quand cet effroyable trépas interviendrait. La mort de l'art plus pathétique que celle d'un proche. Hegel n'était ni astrologue ni futurologue mais philosophe. Y a-t-il vraiment seulement cru à cette mort, lui qui, dans son *Esthétique*, a sondé amoureusement dans les moindres détails, comme nul autre ne l'avait fait avant lui, les manifestations multiples de l'artistique et du sensible émaillant l'histoire humaine des âges obscurs et antiques au Romantisme ? Ou bien l'attitude des artistes de son époque lui aurait-elle inspiré cette issue mortelle ? Les artistes plus paroleurs que faiseurs, dorénavant, se fieraient davantage aux vertus du logos qu'aux prodiges de la tékhné, s'efforçant de légitimer par le verbe l'œuvre n'arrivant plus à valoir par elle-même dans sa percussion première. Et le handicap du sensible réside justement dans le fait qu'il a besoin du concept pour être perçu comme tel, comme une fabrication humaine se doit d'être pénétrée par une idée rectrice, imprimant à la matière un trait de l'esprit. La philosophie vole alors au secours de l'art, lui faisant grâce d'un éclairage artificiel. La lumière ne vient plus naturellement du tableau, mais d'un commentaire qui, du dehors, l'électrise.

**L'homme incapable d'imposer son vouloir aux choses, l'homme sans volonté et sans force, leur impose à tout le moins un sens, c'est-à-dire la croyance qu'elles impliquent un vouloir. (Nietzsche)**

Magritte affirme qu'il n'est pas un artiste, mais quelqu'un qui pense. Tant et si bien que les traités qui marquent les grandes ruptures esthétiques sont seuls en mesure de livrer la lecture des productions captives de leurs splendeurs mutiques et que seule la philosophie, en dernier lieu, sait faire parler, déchiffrer, en formulant le sens caché vers lequel tendrait le geste artistique enfin conscient de lui-même. Vraisemblablement, l'émergence de l'art conceptuel au milieu du 20<sup>ème</sup> siècle aurait pu être le signe précurseur mais aussi culminant de cette mort prédite par Hegel, s'il n'y avait eu le cinéma pour tromper le dépérissement d'une fin de cycle. L'art comme pur concept, comme pure conception de l'esprit, émancipé de la matière comme l'esclave affranchi de ses chaînes. Le songe d'Hegel.

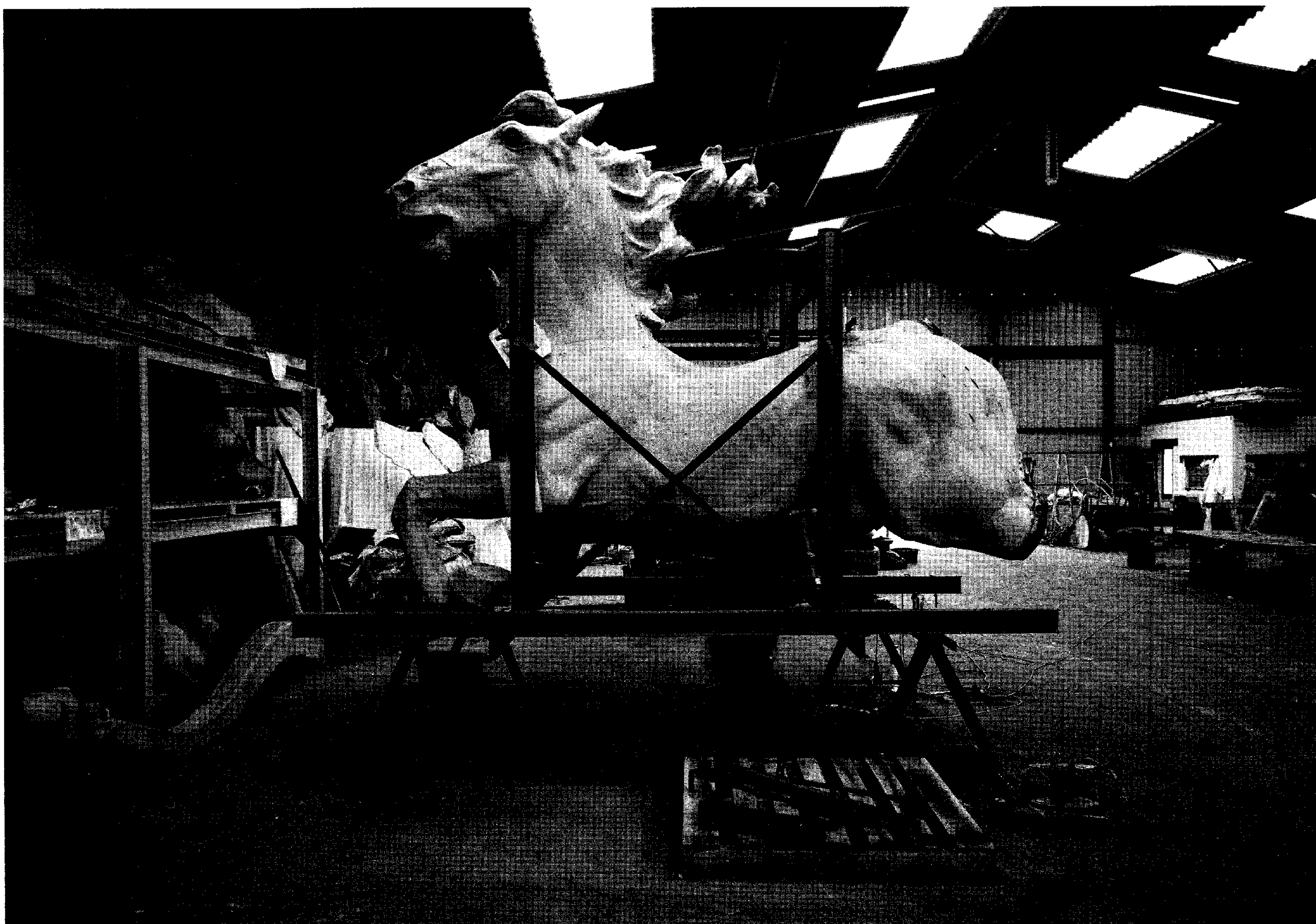
Si l'art, en effet, est un mode du savoir, où le savoir serait-il plus pleinement lui-même, *chez lui*, que dans *la transparence du concept\**, c'est-à-dire en une forme qui devient à elle-même son propre contenu ? Une forme à travers laquelle l'esprit se réfléchit lui-même. Vaincu l'abîme de l'extériorité absolue où l'esprit louvoyait comme une ombre à la recherche éperdue

d'un corps spirituel. Il parut inévitable à Hegel que l'art n'aurait pour tout devenir qu'une mort inhérente à sa nature, puisque le devenir de l'art est tout bonnement la philosophie. Son achèvement consiste à disparaître en elle, et le sensible culminerait au moment même où

un dernier chef d'œuvre de l'esprit l'abolirait comme substrat matériel inadéquat. Hegel pressentait que l'artiste mourrait dans le philosophe, alors que Nietzsche souhaitait, à l'inverse, que l'artiste s'éveille en ce dernier. Et ces deux-là ne s'aimaient pas, même si Hegel n'a pas prédit la naissance de Nietzsche.

Pour continuer à être artiste, il faudrait renoncer à parler, car la parole sur ce que l'on fait ne surajoute





rien à ce qui est fait, car quand l'artiste parle, on a comme le sentiment qu'il triche et qu'il truque, qu'il manipule le stimulus premier, immédiat qui frappe les sens, comme si son discours rattrapait ou compensait ce que son ouvrage n'a pas su dire ou ne saurait dire. Alors, le spectateur doit rester en tête-à-tête avec un silence que lui seul est autorisé à rompre. Dans son rêve d'une œuvre qui soit plénitude intégrale, l'artiste abandonne le spectateur à lui-même, comme si ce dernier devait déceler ce que l'artiste dans son effacement y avait placé. Son travail abouti, il prend congé, et soumet le spectateur à l'épreuve d'une devinette dont la réponse serait délivrée par l'instantané d'un frisson.

Hegel a été le contemporain de poètes qui, déjà avec Holderlin, avaient opéré la conversion désirable de la poésie en philosophie. Et nous sommes confondus de la même manière qu'un Artaud fut confondu par des admirateurs qui se demandaient pourquoi un poète qui serait aussi bien renseigné sur la métaphysique continue à se vouer de la sorte à la prosodie ingrate.

Mais reprenons la posture d'Hegel. Si l'art est générateur de formes, quelle forme plus adéquate que celle qui lie indissociablement l'objet au concept dans une coïncidence sublime, rêvée par un absolu désir d'absolu ? Si la forme imprime à la matière son



dynamisme propre, si l'intelligible informe du dehors le sensible pour lui prêter un visage, qui est celui du dicible, quelle forme plus achevée, plus accomplie, plus admirable encore que celle qui, délaissant l'opacité de la matière et les approximations de la plastique, trouverait enfin, par le concept, à se recueillir dans son propre élément ?

Cette prédiction apocalyptique - l'apocalypse étant l'instant du dévoilement fracassant, dévoilement à lui-même de l'art comme connaissance imparfaite qui, par le concept, accède à soi et se réalise comme plénitude -, nous ne pouvons y contredire tant que nous acceptons les postulats selon lesquels :

a) La forme est l'expression sensible d'une idée.

b) La vie intérieure trouve à s'exprimer, à *s'extérioriser* par l'art, qui serait la symbolisation de ce mouvement de sortie hors de soi et la

condition d'un retour sur soi : *l'extérieur intériorisé*, la dialectique comme opération conciliant les inconciliables ; cette manière de faire soi l'étrangeté du dehors froid et inhabitable du monde où l'homme longtemps tâtonnait avec curiosité et angoisse mêlées. La vie de l'esprit opère ainsi son inscription dans le sensible en dépouillant ce dernier de "la matière qui l'encombre" (mais la question persiste : existe-il un dedans pur de tout dehors et un dehors pur de tout dedans ?).

c) La matière est un obstacle à la transparence et, en même temps - paradoxe - le chemin vers cette transparence, tant et si bien que le concept est la forme pure par laquelle, au bout du compte, le savoir finira tôt ou tard par faire l'économie du sensible. Le philosophe compte ici ses sous, toujours moins de dépense, pour toujours plus de sens.

Le sensible est donc pour l'esprit à la fois le moyen de se doter d'une forme tangible, dans le même temps où ce même sensible est également l'obstacle à l'extension d'un intelligible qui aspire à la transparence du réel et que l'œuvre d'art comme produit imparfait de l'esprit ne réalise que partiellement.

Avec Hegel, un vertige saisit l'esprit qui, en contemplant le monde, se contemplerait enfin lui-même à la limite de toute limite.

Alors que nous applaudissions sans réserve à la mort de Dieu - ce qui n'empêche pas ceux qui croient en lui de se déchirer en feignant la magnanimité œcuménique, simple stratégie de camouflage comme la tolérance d'ailleurs -, nous aurions pu pousser des cris d'effraie devant une sentence aussi terrible qui nous dépossède de l'essentiel, du superflu, de la beauté : la mort de l'art. Et cette mort nous laisse une amertume dans la bouche, la bouche désormais d'ailleurs seul organe de la vérité. Mais, au fond, si l'art est mort, et alors ? Des sages japonais n'ont-ils pas affirmé que la philosophie occidentale elle-même, comme technique de l'extase et pratique de soi, était défunte de

cela il y a déjà des lustres avec Socrate, ayant depuis Platon dégénéré en littérature. Autrement dit, Hegel le fossoyeur n'aurait été guère que le masque d'une philosophie qu'il crut ériger en science ultime, voix royale conduisant au savoir absolu. Et s'il s'agit de bouche, démoniaque cette fois-ci, la mort de la gastronomie nous aurait laissés sur notre faim, la mort de la mort nous condamne à l'éternité et la mort du père nous voue à un autre éternel, féminin celui-là, à la grande satisfaction des coureurs de jupons et des ninjas du Japon.

.....  
*Yovan Gilles*

\*Au-delà de la tonalité elliptique de la formule : la mort de l'art, Hegel, en érigeant la philosophie comme savoir subsumant tous les autres savoirs, conteste surtout l'existence d'une pluralité des modes du savoir. L'ensemble des sciences particulières convergent vers la philosophie, cette dernière les intègre en les subordonnant comme disciplines parcellaires et incomplètes et que la Science de l'Esprit se propose d'unifier.